



L'Utopie n'existe pas en Patagonie

Fabien Bourlon

► To cite this version:

Fabien Bourlon. L'Utopie n'existe pas en Patagonie. L'autre voie, 2015, La croisée des routes, 11. halshs-01234660

HAL Id: halshs-01234660

<https://shs.hal.science/halshs-01234660>

Submitted on 27 Nov 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'Utopie n'existe pas en Patagonie

Par Fabien Bourlon



Photo 1 : Navigation sur le lac O'Higgins, région d'Aysén, 2009 (photo : F. Bourlon)

« Tout cela et aussi les émerveillements que j'attendais des paysages et des vents patagoniens contribuaient à me jeter vers mon désir. »

Herman Melville, *Moby Dick*, 1851

La Patagonie, des utopies à la pelle...

La Patagonie depuis le XVe siècle attire les Européens. Cette attirance résulte de divers motifs avec une évolution dans le temps et dans l'espace. La Patagonie est un lieu propice aux utopies. Celle de la « Cité des Césars » (« *Ciudad de los Cesares* ») de la période coloniale, de « la Nouvelle Galle » du pasteur Jones, du royaume d'Araucanie d'Antoine Aurélie Premier, mais aussi celles des chercheurs d'or, des sociétés agricoles et industrielles, et celle des colons dans le cadre de ladite « Loi de Colonisation » de 1937. Alors qu'Aysén semble entrer lentement dans une ère de « modernité » apparaissent dès les années 1980 de nouvelles « utopies » individuelles, celles de « philanthropes verts », étrangers et chiliens, d'entrepreneurs verts « éco-touristiques », en même temps que le concept de « *Aysén Reserva de Vida* ».

Quelles sont les incidences de ces nouveaux imaginaires dans un contexte de développement touristique ? S'agit-il des révolutions dans le mode de penser et de développer la Patagonie chilienne ? « *Aysén Réserve de Vie* » est-il simplement un mouvement cherchant à contrecarrer l'ultralibéralisme chilien et la globalisation industrielle à l'œuvre en Patagonie ? S'agit-il d'une nouvelle utopie ?

Le mythe patagon en Aysén

Lorsque le voyageur parcourt la steppe, les montagnes ou les canaux de Patagonie, ce qui le frappe immédiatement c'est la diversité et l'immensité des paysages. Ces derniers sont baignés de lumières fluctuantes, secoués par les vents du Nord-Ouest et du Sud, inondés par des pluies fines ou intenses donnant lieu à d'innombrables forêts, lacs et glaciers. La région d'Aysén en Patagonie chilienne attise l'imagination du nouveau venu.

Quel a pu être le ressenti de ce voyageur, arrivé il y a cent ans, au début du peuplement moderne ? Était-il animé par l'espoir de découvrir des terres vierges, synonymes de vie meilleure ? Marchant, navigant ou chevauchant sur des routes incertaines, était-il curieux et respectueux de cet espace inconnu qui s'ouvrait à lui ? Comment le marin chilote, le voyageur mapuche, l'argentin de la pampa, le colon européen ou le métis sud-américain, qu'il soit chasseur, colon, explorateur ou simple nomade, percevait, s'immergeait et se projetait-il au fil de ses jours et de ses nuits australes ? Les souvenirs de ces pionniers sont parcellaires, diffus, et peu de récits racontent leur cheminement. En 2013, Philippe Grenier, dans son livre *Histoires du bout du monde*, essaie de combler ce vide de mémoire concernant les premiers Occidentaux à parcourir, à s'émerveiller et à se perdre en Patagonie, grâce à une fabuleuse compilation d'une centaine de récits de voyageurs. Certains personnages comme Muster (1869), Thomas Bridges (1881), Ap Iwan (1896), Skottsberg (1907) ou encore Lucas Bridges (1920) se remarquent par la force ou l'importance de leurs récits d'explorations des confins patagoniens. Moins nombreux sont les récits d'Européens évoquant les peuples premiers, les Tehuelches, Mapuches, Chonos ou Kaweskar. Les récits les plus reconnus sont ceux de D'Orbigny (1832), de Muster (1869), de Gusinde (1905), de Bird (1937), de Casamiquela (1949), d'Empereur et de Laming (1954). C'est sans doute de ces récits parcellaires et de cette absence de connaissances historiques et géographiques précises, qu'est né le mythe patagon : une terre encore inconnue, oubliée du monde.

La Patagonie, un *Far South*, une terre de ressources naturelles pour les opportunistes

La Patagonie est un territoire sans réalité politique et administrative dont les limites historiques et actuelles sont encore imprécises. La Patagonie n'existe pas pour les États mais est bien installée dans l'imaginaire collectif, national et international. Cet espace a longtemps été considéré comme une « *Terra Nihilis* » parce que ses vastes territoires éloignés semblaient arides, hostiles et inhabités. C'est l'idée qui a émané suite au voyage de Darwin le long de ce sous-continent entre 1834 et 1835, lorsqu'il évoquait dans son récit de voyage ces « *fascinating terres inhabitées* » tout en faisant en même temps allusion aux « *sauvages nus* » aperçus dans le dédale des fjords patagoniens. Selon Mauricio Osorio, dans l'ouvrage collectif *Otras Narativas de la Patagonia* (2007), l'idée de ce désert a été différemment comprise par les Argentins et les Chiliens. Pour les premiers c'était une opportunité unique pour exploiter de nouvelles ressources et pour les seconds il s'agissait plutôt d'une terre hostile, inhabitable.

Au XXe siècle, l'arrivée des soldats, des missionnaires, des naturalistes, des baleiniers, des trappeurs, des prospecteurs d'or et des marchands, de toutes sortes de sociétés agricoles et industrielles, sonnent le début du véritable pillage des ressources et de l'ethnocide patagon. Les terribles « *Ecocide, Ethnocide et Egocide* », évoqués par Franck Michel dans son livre *Du voyage et des hommes* (2013) à propos d'autres contrées du monde, commencent alors ici. Au XXe siècle, la Patagonie devient une « terre d'opportunités » avec ses promesses de richesses sûres pour tous... ou presque tous, car les peuples autochtones ont été oubliés une fois de plus. Seuls les plus opportunistes, les plus fûtés, les « *pillos* » en espagnol, souvent érigés en héros, en tant que figures de la conquête des espaces, ont tiré un bénéfice maximum des richesses naturelles disponibles.

A bien des égards, ce territoire de frontière, de front pionnier et de société isolée, où quelques entrepreneurs, politiciens et hommes de loi, définissent les règles de vie commune, ressemble au fameux « *Far West* ». C'est ce qui fait dire à Philippe Grenier, dans le recueil paru aux éditions Autrement, *Patagonie, une tempête d'imaginaire* (1996), puis dans son livre *Les tyrannosaures dans le paradis, la ruée des transnationales sur la Patagonie chilienne* (2003), que nous sommes ici dans un « *Far South* ». Aujourd'hui encore, certains pensent pouvoir faire leur propre loi en brandissant leur colt (Oscar Catalan, le maire de Puerto Aysén, en 2008) et en menaçant les nouveaux venus, touristes et colons, par leurs discours xénophobe (le projet de « Loi de limitation des achats de terres aux étrangers », du député David Sandoval, en 2013). Des méthodes classiques pour imposer la loi du plus fort et détourner l'attention des véritables problèmes comme l'imposition de grands projets industriels ou l'absence de vision collective en vue d'ériger une société plus juste et solidaire.

Nouvelles visions et conflits d'utilisation des ressources naturelles

Les formes de développement « progressives », industrielles, agricoles, sylvicoles, aquicoles ou hydro-électriques et minières, érigés en politique d'Etat dans le Chili néolibéral des quarante dernières années, semblent encore vigoureuses. Cela malgré les crises récurrentes et chaque fois plus violentes notamment dans le secteur de la pêche, du bois et de l'aquaculture depuis les années 1990.

C'est à cette même période que de nouvelles dynamiques et mobilités, celle du loisir et du tourisme, basées sur l'attrait des paysages naturels d'exception, engendrent de nouvelles formes de colonisation. Cette nouvelle idéalisation de l'espace de nature extrême, l'équivalent du « *wilderness* » nord-américain (Mittermeier, ed., 2002, Conservation International), attire les amoureux de la nature voulant consommer ces paysages, tel que le conceptualise le sociologue John Urry dans *Consuming Places* (1995). La Patagonie est perçue comme une terre encore intacte malgré le siècle passé de déprédations. La « Patagonie-Obstacle » laisse place à la « Patagonie-Ressources », puis à la « Patagonie-Spectacle » (Philippe Grenier, 1996).

En Aysén, dès 1980, commence l'installation de lodges de pêche et d'entreprises d'écotourisme et d'aventure. Comme pour compenser les crises industrielles, d'année en année et de période politique à une autre, de nouveaux plans de développement étatique sont proposés pour ces « zones extrêmes ». Des programmes encore et toujours

favorables aux projets entrepreneuriaux ayant un rapide retour sur investissement, bien plus qu'à des projets qui seraient collectifs et globaux. L'état institutionnalise à nouveau l'idée de l'exploitation des ressources naturelles, mais cette fois celle des paysages patagoniens, par la mise en concession de vastes terrains fiscaux pour des projets écotouristiques (« *Programa Invertir en Patagonia* », Ministerio de Bienes Nacionales, 2000 à 2010).

Le soutien politique affiché aux mégaprojets hydroélectriques de 2008 à 2012, puis leur rejet soudain en 2014 du fait des mobilisations et du trop fort coût politique, laissent entrevoir la réalité d'un Etat chilien faible et sans vision claire pour ses territoires du sud. L'idéologie du développement à tout prix et à court terme : « *On ne peut pas se permettre le luxe de ne pas développer les centrales hydroélectriques* » (Rodrigo Iglesias, Commission nationale de l'Energie, lors du premier mandat de Michel Bachelet, 2006-2010), sous-entendu comme dans les pays « riches », est toujours aussi forte.

Face aux exigences sociales et environnementales, chaque fois plus intenses, les politiciens cherchent leurs marques. Tel que décrit, un peu plus loin, le mouvement social d'Aysén de 2012, marqué par des coupures de routes et des barricades urbaines, où ce sont unis pendant un mois des artisans-pêcheurs, des fonctionnaires, des petits entrepreneurs, des paysans, des jeunes et étudiants (« *Los Jovenes Tehuelches* ») et des organisations de protection de l'environnement, avec les réponses violentes suivies de négociations de dupes, en est un clair exemple.

De nouvelles représentations sociales de la nature

Alors que l'imaginaire patagon s'est forgé à partir des mythes formulés par les soit disant « découvreurs » du XVI^e siècle, ce sont les explorateurs et les aventuriers des XIX^e et XX^e siècles qui ont laissé à la postérité des récits qui ont attiré les premiers sportifs et les touristes dès les années 1940. Aventuriers, voyageurs romantiques, ingénieurs et professionnels de tout-poil et néo-ruraux fuyant la globalisation, qu'ils représentent pourtant, immigrent depuis, et chaque année un peu plus, vers la Patagonie chilienne.

Vers 1990, de nouveaux acteurs apparaissent : de riches étrangers voulant créer leurs parcs privés en arguant du besoin de sauver la planète et particulièrement ce bel échantillon de « patrimoine de l'humanité ». Dans cette mouvance, le Nord-Américain Douglas Tompkins représente l'une des figures emblématiques. Il nous invite à une « nouvelle économie » (Tompkins, « *The Next Economy* », dans *En explorant les nouvelles frontières du tourisme*, de Bourlon, ed., 2012), fondée sur le respect de la biodiversité et la beauté des paysages. Son projet, qu'il qualifie de philanthropique, propose de restituer les terres achetées, à de nombreux propriétaires privés, à l'Etat une fois le projet de parc accepté par celui-ci. Quant aux innombrables étrangers « investissant » dans des propriétés plus modestes, à partir de 500 ha, ils s'installent sur la base d'un projet personnel mais se transforment en entrepreneurs « écotouristiques » pour le viabiliser et le rentabiliser. Ils offrent alors leurs produits pour « *une expérience unique dans des endroits uniques pour des personnes uniques* » (par exemple le lodge Terra Luna, 2010).

Ces nouveaux colons, chacun à la recherche d'un paradis perdu, semblent vouloir instaurer leur propre dynamique de conquête du « *wilderness* » austral.

Comme l'a théorisé le géographe Bernard Debardieux dans le *Le lieu, le territoire et trois figures de rhétorique* (1995), les nouveaux mythes d'Aysén donnent lieu à une nouvelle géographie sociale. Mais ces dynamiques sont-elles simplement d'autres formes d'exploitation des ressources naturelles, à des fins écolo-touristiques cette fois-ci ? Sommes-nous dans une phase d'installation d'un « *front touristique transfrontalier* » entre le Chili et l'Argentine, tel que le formule Sylvain Guyot (2012) pour le nord du Chili et l'ouest de la Bolivie, avec une marchandisation de la nature et des espaces protégés ?

Développement industriel d'un tourisme écolo-touristique ?

Il n'y a pas dans la région d'Aysén de « système » touristique en place. Au regard du reste de la Patagonie, des services proposés et des flux de visiteurs, il s'agit pratiquement d'un « *non-lieu touristique* » selon Pascal Mao et Bourlon (« Tourisme Scientifique en Patagonie chilienne, axe de développement d'un confins touristique », dans *En explorant les nouvelles frontières du tourisme*, de Bourlon, ed., 2012).

Depuis les années 1980, le tourisme a progressivement augmenté pour atteindre un taux de 5%, un niveau légèrement supérieur au niveau national. Les difficultés d'accès, la faiblesse des infrastructures fonctionnelles et touristiques, le coût élevé de la vie, une offre élitiste et des campagnes de promotion proposant de services conventionnels, en décalage avec les attentes des voyageurs intéressés par une destination « hors des sentiers battus », expliquent le faible développement de l'activité. La promotion menée par le service national du tourisme (SERNATUR) reste à ce jour focalisée sur l'idée de parcourir en voiture la fameuse route australe (« La Carretera Austral »).

Cependant, avec l'apparition de plusieurs projets, comme celui du réseau du « Tourisme rural d'Aysén », celui des prestataires de services « Patagonie sans barrages » ou, plus récemment, « La route des archipels de Patagonie », une structuration alternative du système touristique semble s'installer. Dans une bonne mesure, ces propositions se basent sur le respect des réalités et des modes de vie traditionnels, intègrent des préoccupations environnementales et cherchent à mettre en place un réel développement endogène. En parallèle, la création en 2003 d'une « Ecole des Guides de la Patagonie » (une association à but non lucratif, www.escueladeguias.cl) semble accompagner les nécessaires transformations sociales permettant de structurer l'offre d'un tourisme rural et de nature. Ces initiatives, bien que récentes, apparaissent plus en phase avec les motivations et l'imaginaire de la jeune génération patagonne, guides, entrepreneurs et gestionnaires de la culture locale. Elles semblent aussi attrayantes pour les visiteurs nationaux et internationaux, si l'on en croit les enquêtes de satisfaction menées par l'Observatoire Touristique de Aysén (www.observatorioaysen.cl).

« Aysén réserve de vie », un nouveau projet de construction sociale ?

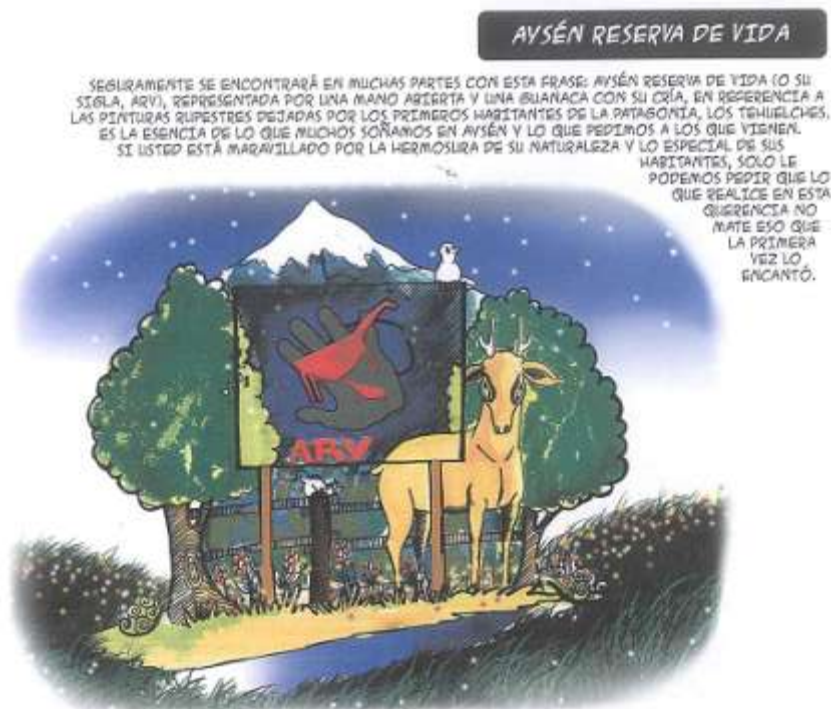
Ce qui est frappant dans chacune des nouvelles initiatives écolo-touristiques, c'est la mention faite de l'idéal « *Aysén Reserva de Vida* ». Or, dès 1997, dans le cadre d'un programme de préparation de guides touristiques de Villa Cerro Castillo, initié par

Francisco Vio et Peter Hartman, les membres de CODEFF (Corporación Pro Defensa de la Fauna y Flora) associent le tourisme au concept.



Photo 2 : Logo ARV

Dans le « manuel du savoir-vivre patagon » (*Manual de Carreño de la Patagonia Aysén*, 2014), on peut lire : « Vous avez certainement aperçu en plusieurs endroits cette phrase 'Aysén Reserva de Vida' (ou bien son acronyme ARV), représentée par une main ouverte et une femelle guanaco avec son petit, en référence aux peintures rupestres laissées par les premiers habitants de la Patagonie, les Tehuelches. C'est en essence ce que beaucoup d'entre nous rêvons ici à Aysén et ce que nous demandons à ceux qui viennent ici. Si vous êtes émerveillés par la beauté de sa nature et la spécificité de ses habitants, nous vous demandons que ce que vous réalisez dans ces parages ne tue pas ce qui la première fois vous avait enchanté ».



Les premières mentions du concept apparaissent dans les années 1980-90 et c'est lors d'un mouvement d'opposition à l'installation d'une décharge nucléaire en Argentine, à 400 km d'Aysén, que le maire de Coyhaique, la capitale régionale, déclare officiellement sa ville « *Non nucléaire, libre de résidu dangereux et Réserve de Vie* » (« *No nuclear, Libre de residuos peligrosos y Reserva de Vida* »), le 12 octobre 1990.

Dans le document « *Sistematización de la experiencia de trabajo de la Corporación de Defensa de la Flora y Fauna región de Aysén – 'Aysén Reserva de Vida'* » (CODEFF, 2009), on peut lire : « *Il s'agit d'un regard 'holistique' qui prend en considération les dimensions sociales, culturelles, spirituelles et productives des personnes et qui promeut la valorisation de ce que chacun est et de ce dont il dispose* ».

Le grand principe qui sous-tend le concept est de « *concevoir le développement en fonction de l'être humain et non centré sur d'autres choses qui, bien qu'elles puissent être importantes, ne sont pas primordiales ni essentielles (...) En tant que citoyens et êtres vivants nous sommes capables de voir ce que nous faisons, ce qui nous rend heureux, ce qui nous permet de vivre, ce qui nous permet de nous projeter avec nos familles (...) et de construire à partir de ce que chaque individu peut donner, et non demander aux personnes de s'adapter au modèle qui vient de l'extérieur. (...) Quand nous déclarons, en tant que groupe, que nous travaillons en faveur d'Aysén Réserve de Vie, nous assumons un engagement qui passe en permanence par un questionnement personnel et par une adhésion, en tant que groupe, à cette vision. (...) Les habitants d'Aysén, permettront-ils que leur région devienne un lieu quelconque, comme tant d'autres dans le monde, avec les mêmes problèmes ? Pouvons-nous continuer d'avancer en étant complices d'un modèle destructeur et prédateur ? Serons-nous capables de mettre en valeur ce qui nous est propre et dignement chercher notre authenticité et notre destin ?* ».

Cette déclaration d'intention est reprise par plusieurs organisations locales qui se regroupent dans la coalition « *Aysén Reserva de Vida* » en 2009 et qui initie la création du « Conseil pour la Défense de la Patagonie » (« *Consejo de Defensa de la Patagonia* »), lors des premiers projets pour la création de cinq méga barrages hydroélectriques dans la région d'Aysén, à partir de l'année 2008.

Aux yeux de nombreux politiciens, « *Aysén Reserva de Vida* » est perçu comme un mouvement de caractère fondamentalement écologiste. Mais au regard de la vision défendue, est-il possible que la région d'Aysén devienne le berceau d'une nouvelle utopie ? Une société où l'on valoriserait avant tout la qualité de vie dans un territoire au patrimoine naturel et culturel préservé ? Un lieu où l'on favoriserait avant tout les activités productives traditionnelles endogènes ? Parce que le concept semble s'associer directement et fort bien avec le tourisme, car il répond à un imaginaire de voyageurs européens et nord-américains, s'agirait-il de la préfiguration d'une société confrontée à un « *post-tourisme* », tel qu'imaginé par Philippe Bourdeau, lors de sa mission sur place en 2012 et évoqué dans son article « *Le tourisme réinventé par ses périphéries ?* » (dans *En explorant les nouvelles frontières du tourisme*, de Bourlon, ed., 2012). Un lieu où existerait un juste équilibre entre le développement productif, la possibilité de profiter d'un environnement naturel sain, le tout selon les rythmes et les modes de vie d'une société non industrialisée ?

En Patagonie, « *une autre fin du monde est possible* », écrivait Franck Michel, lors d'une mission de recherche menée sur le terrain au printemps 2014. Est-ce vraiment possible ?



Photo 4 : Cberauchée fantastique dans le parc Jeinimeni (photo : F. Bourlon)

L'utopie n'existe pas

Peter Handke, écrivain autrichien de langue allemande, évoque, dans son *Essai sur la fatigue* (2004), un graffiti aperçu dans une rue d'une ville sud-américaine, Rio de Janeiro, Buenos Aires, Valparaiso ou Ushuaia, on ne le saura pas, mais qu'importe puisque tous les lieux sont mythiques pour un voyageur : « *La Utopia no existe* » (« *L'utopie n'existe pas* »). Le « non endroit » n'existe pas... L'uchronie, le « non temps », n'existe d'ailleurs sans doute pas non plus ! Or si le non temps et le non endroit n'existent pas, l'inverse est donc vrai : tout instant et tout lieu sont pleinement réels, lorsque nous ne projetons plus rien d'intentionnel, lorsque nous ne cherchons pas à modifier le cours du monde à des fins personnelles.

Peter Handke poursuit sa réflexion en faisant un rapprochement avec une sensation de « *fatigue cosmique* » qu'il a maintes fois éprouvée : « *une sensation de profonde fatigue* », de non envie d'agir, de bâtir ou de faire des projets.... Cette fatigue n'est pas négative, dit-il, c'est en fait une fenêtre qui s'ouvre et une bouffée d'air frais, la chance d'une respiration, d'une acceptation libératrice... Le chanteur argentin Kevin Johanssen met en musique ces mots : « *Solo quiero descansar y que me dejen en paz, quisiera al mundo cambiar, but I'm so lazy.* » (« *Je veux seulement me reposer et qu'on me laisse en paix, je voudrais changer le monde, mais j'ai tellement la flemme* » (« *I'm so Lazy* », album The Nada).

Dans ces abandons, il y a un fatalisme, un repli sur soi et un retour aux gestes simples, ancestraux. Ceux-là mêmes qu'on retrouve au quotidien en Patagonie : allumer le feu, préparer et boire lentement un maté en regardant le jour se lever, assis à côté du poêle à bois, dans une cabane, par un jour gris de printemps alors qu'il neige encore sur les sommets environnants... On éprouve en cet instant une envie d'abandon, un retour à la léthargie hivernale, un laisser-aller au confort de son refuge, alors que le vent froid souffle dehors. Cette fatigue rejoint une vision orientale du monde, celle qui nous invite, pour vivre sans souffrir, à accepter et à « embrasser » l'espace, le vide, en se laissant emporter par le cours de la vie.

« *Le bonheur ne se trouve pas avec effort et volonté. Mais réside là, tout proche, dans la détente et l'abandon* », dit Lama Guendune Rinpoché, dans son livre *Mahamoudra* (1997), tout comme dans la tradition poétique de l'ermite tibétain Milarepa. Recommencer à vivre en regardant le monde tel qu'il est, sans plus agir en voulant le transformer. C'est comme dans une respiration, la « *respiration essentielle* », décrite par Thich Nhat Hanh (1996). Une respiration, c'est l'essence de la vie et l'absence de besoin de sens. En un seul mouvement vital et le monde vivant nous envahit. Il suffit alors de regarder le monde qui nous entoure et de se laisser emporter... Une invitation au voyage ? Un voyage immobile.

L'utopie comme cheminement

Ainsi, si le bonheur ne se trouve que dans le non-agir, dans la contemplation compréhensive du monde, cela conforterait-il l'idée que « l'utopie n'existe pas » ?

Eduardo Galeano déclare : « *La función de la utopía no es alcanzarla, la función de la utopía es estar ahí para que todos los días nos levantemos a buscarla* ». Curieusement la traduction en français disponible sur internet ne reprend pas les mêmes termes, mais en substance Galeano déclare que la « *fonction de l'utopie* » n'est pas d'être atteinte... seulement d'être là afin que tous les jours nous nous levions pour la rechercher. L'utopie n'est pas un lieu à atteindre mais un cheminement... Les utopies sont le résultat d'une analyse critique de la marche du monde. Elles sont des propositions alternatives qui cherchent à redonner du sens, un mouvement de l'esprit, que l'on peut partager.

Que penser alors de « Aysén Réserve de Vie » ?

Dans la préface de son livre *Le meilleur des mondes*, Aldous Huxley déclare : « *Si je devais réécrire maintenant ce livre, j'offrirais au sauvage une troisième possibilité. Entre les solutions utopienne et primitive de son dilemme, il y aurait la possibilité d'une existence saine d'esprit, possibilité déjà actualisée, dans une certaine mesure, chez une communauté d'exilés et de réfugiés qui auraient quitté 'Le Meilleur des mondes' et vivraient à l'intérieur des limites d'une Réserve* ». Il indique, en songeant au danger des utopies en tant que projet politique, qu'il analyserait plus en profondeur le « meilleur des mondes » selon les communautés indigènes, celles d'Amérique du Nord, dont les fondements se basaient sur une « juste place » de l'homme dans la nature. On retrouve ici une vision du monde entendue en Patagonie avec « Aysén Réserve de Vie » mais aussi avec Douglas Tompkins et sa « nouvelle économie », basée sur les principes de la « *Deep Ecology* », formulée par Arne Naes (2009), et qui s'oppose à celle des sociétés industrielles européennes.

C'est bien cette question de la construction d'un « monde meilleur » qui est à l'ordre du jour au niveau planétaire. La course en avant vers plus de « modernité » semble bien être la source de la crise écologique majeure que nous vivons. Mais de quel monde meilleur parlons-nous ?



Photo 5 : Illustration du mouvement social d'Aysén de 2012, dans le « Manual de Carreño de la Patagonia » de Segura et Huenchunir (2014)

Si l'on en croit le mouvement social de février 2012, appelé « *Aysén, ton problème est mon problème* » (« *Aysén. Tu problema es mi problema* »), le meilleur des mondes est bien terre à terre... Les priorités des différentes organisations, qu'elle soient de pêcheurs, de transporteurs, de fonctionnaires, ou de professeurs et d'environnementalistes, visaient avant tout l'amélioration de leurs conditions socio-économiques : essence hors taxe, salaire régionalisé, énergie moins chère, meilleur accès aux soins, etc. Dans une moindre mesure, il exigeait la possibilité d'une autodétermination concernant l'usage de ressources naturelles et d'un meilleur accès à l'éducation grâce à la création d'une université régionale d'Etat.

Les 11 revendications du mouvement social de 2012 :

1. *La baisse du prix des carburants*
2. *Un service de santé de qualité*
3. *Une retraite et un salaire pour les fonctionnaires et le secteur privé régionalisé*
4. *Une participation citoyenne « souveraine » concernant les choix liés aux mégaprojets (industriels)*
5. *Une université régionale*

6. *Une gestion régionalisée des ressources naturelles hydro-biologiques*
7. *Un renforcement d'une gestion locale de la pêche artisanale régionale*
8. *Un « panier ménager minimum » et une réduction significative du coût de l'électricité, de l'eau potable, du bois de chauffage et du gaz, ainsi qu'une zone franche pour les produits alimentaires*
9. *Un subside aux transports favorisant l'interconnexion terrestre et maritime (avec les autres régions du pays)*
10. *Un programme d'aide au développement de la petite et moyenne paysannerie rurale*
11. *Une politique du logement régionalisée et adaptée aux réalités du territoire*

Aucune mention n'est faite dans cette liste du concept de « Aysén Réserve de Vie ». Bien qu'il ait été mentionné dans les conversations de salon, sur les barricades et au cœur des barrages routiers, il n'est pas apparu en tant que revendication politique, car considéré comme trop écologiste et proche du mouvement « anti barrages ». Certains politiciens, eux, ont bien profité des événements pour surfer sur la vague des mécontentements et des espoirs. Alejandro Huala Canuman, fonctionnaire municipal devient le premier maire d'origine mapuche de la ville de Coyhaique en 2012 ; Ivan Fuentes, dirigeant d'un syndicat de pêcheurs devient député pour la démocratie chrétienne en 2013, et Antonio Horvath, directeur des travaux publics sous Pinochet lors de la construction de la « Carretera Austral », et sénateur de droite depuis plus de 15 ans, membre du parti de Sebastian Piñera au pouvoir au moment des faits, devient indépendant et crée un parti régionaliste. Par contre, d'autres candidats de gauche, se revendiquant eux de l'idéal « Aysén Reserva de Vida », ont, par la suite, été de malheureux candidats aux élections sénatoriales de 2012 (Claudia Torres) et aux premières élections, au suffrage universel, des conseillers du gouvernement régional en 2013 (Miriam Chible).

Le conflit qui aura duré le temps de la saison touristique aura fortement endetté certaines familles et des entreprises locales, mais aura été un étonnant mouvement collectif. Deux ans plus tard, les accords de fin de conflit sont restés en bonne partie lettre morte et les demandes sociales ressurgissent aujourd'hui chez les pêcheurs.

Le refus de « civilisation » des peuples premiers de Patagonie

« *Aysén Reserva de Vida* » n'est à l'évidence pas une utopie politique. Serait-elle alors une « non utopie », du fait de sa simplicité, et par son désir de voir l'homme en « osmose » avec le monde « naturel ». Une non-utopie comme celle des « bons sauvages » des Amériques ? Olive Patricia Dickason, dans son livre *Le mythe du sauvage* (1984), montre comment ce mythe est complexe et incertain, car « basé sur un regard européen et construit à partir d'éléments empruntés au monde gréco-romain, à la bible et au folklore médiéval », avant de devenir le « mythe du bon sauvage » du siècle des Lumières.

Je me souviens soudainement du film muet « Voyage en Terre de Feu », daté de 1929, vu lors des « Journées d'archéologie de la Patagonie » qui se sont tenues à Coyhaique en octobre 2014, et des commentaires de son auteur Castelnau, voyageur géographe d'un autre siècle. En rencontrant les Alacaluf (Kaweskar), il déclare en substance : ils ont tout à portée de main, fruits de mer, bois, peaux et viande de phoque, ils vivent dans des cahutes de peaux de bêtes... ils ne font aucun effort autre que le strict

nécessaire, ils ne veulent rien de plus... Puis il conclut : « *Ils ne veulent pas se civiliser* ». C'est peut-être cela l'explication, le cœur du mystère et de la magie de la Patagonie ; un lieu qui n'existe pas, oublié du monde, où la civilisation occidentale peine à imposer son rythme. Un lieu peuplé depuis des millénaires par des nomades des steppes et de la mer qui ne ressentaient pas le besoin de se civiliser ! Est-il possible que « *Aysén Reserva de Vida* » puisse tirer ses racines de cet esprit des peuples originels (« *Los Pueblos Originarios* »); le refus du « modèle qui vient de l'extérieur » ?

On retrouve dans les communautés paysannes des vallées orientales d'Aysén et au sein de celles des pêcheurs des archipels de l'Océan Pacifique, une vision du monde que résume un dicton qui déprime le nouveau venu : « *Quien se apura pierde el tiempo* » (« *Celui qui se dépêche perd son temps* »). Impossible d'exiger un respect des horaires et de s'assurer de la présence de son guide pour une balade à cheval ou en raft... « *Nous ne sommes jamais en retard, nous nous levons à l'aube pour boire le maté, puis nous allons voir nos animaux et, au retour, quel que soit l'heure, nous prenons notre déjeuner... Alors, pour une réunion avec nous, il suffit que vous arriviez à l'aube..* » (Luis Soto, un paysan de la commune de Cochrane). Impossible alors de visiter à la va-vite ce confins austral, impossible de planifier son voyage pour en tirer un profit maximum durant quinze malheureux jours de vacances. Impossible de s'assurer que le guide ne fera pas faux bon juste ce jour-là, parti voir son bétail où boire le maté avec un voisin. Ici il faut s'immerger, s'abandonner au rythme local, à ce non-lieu et ce non-temps.

Peut-être est-il ici possible de ralentir le temps qui passe ? En somme, le mode de vie des nomades de la mer Kaweskar ou Chonos, des chasseurs-cueilleurs de la pampa Tehuelches et des gauchos, créoles des temps modernes, est une belle leçon de décroissance et d'écologie ! Un terrain idéal pour le « *Slow Tourism* » en vogue en Europe ?



Photo 6 : Couverture du Manuel de savoir-vivre patagon (« Manual de Carreño de la Patagonia » de Segura et Huenchuñir, 2014)

Le tourisme et le mythe

« *Pase mas pa' dentro* », Juan Nahuel, Tortel

Aujourd'hui, le visiteur, voyageur et touriste, national ou étranger, qui arrive à Aysén, pour une journée de pêche, pour parcourir la Carretera Austral, en auto, en vélo ou en stop, pour une marche au cœur d'une forêt primaire ou vers des sommets enneigés, rêve de redécouvrir ce territoire tel qu'auraient pu le faire les premiers voyageurs européens dans cette contrée. Certains s'imaginent même de pouvoir vivre ici comme les premiers habitants il y a plus de 5000 ans ! Mais le mythe patagon, forgé par la littérature, la presse et les campagnes publicitaires, presque inmanquablement, déçoit. Le visiteur est toujours confronté à une réalité autre que celle à laquelle il s'attendait.

« *Le tourisme est arrivé pour y rester* », nous dit Jorge Arratia, fils de colons et entrepreneur de Caleta Tortel. Le tourisme, c'est en effet une aubaine économique pour beaucoup, mais peu d'habitants ont conscience des défis qu'il induit et peut signifier pour les communautés locales. Pour les habitants du territoire, il faut en effet affronter un paradoxe : offrir des services rémunérés au goût des touristes tout en préservant leur mode de vie, leur liberté, leur dignité et leur esprit d'accueil patagon.

Peu de touristes ont conscience que la beauté des paysages ne vaut pas, en définitive et en importance, la richesse des moments et des connaissances partagées entre l'hôte et le visiteur. Cependant, malgré la fascination pour les hauts lieux touristiques, de Torres del Paine, du glacier Perito Moreno ou du Cerro FitzRoy, un touriste français résumait sa « *Grande découverte de la Patagonie* » (Agence Terres Oubliées, 2007) de la manière suivante : « *Ce qui me reste, comme souvenir indélébile, c'est la rencontre et l'histoire de la vie de la señora Olga Vargas, du fjord Steffen (Commune de Tortel, dans l'extrême sud d'Aysén), sa vie et celle de sa famille, dans ce bout du monde, est saisissante... une véritable leçon de vie* ».

Le développement touristique en Patagonie ne peut se résumer à la création de « *package* » et de produits touristiques économiquement rentables incluant tous les « *musts* » de ce bout du bout de l'Amérique du Sud. Le véritable défi n'est pas de mener d'efficaces campagnes de promotion touristique mais bien de créer des capacités locales pour construire un espace de partage avec le visiteur autour des valeurs choisies par celui qui habite cet espace et dans le respect des modes de vie traditionnels et actuels, sans se transformer aveuglément, sans se vendre.

Un développement touristique approprié

Le tourisme « durable », ce concept tellement vague, qui pourrait aussi bien être « juste », « approprié », « solidaire », « engagé », « équitable » ou encore « éthique », voudrait que nous puissions approfondir la connaissance que nous avons de nous-mêmes, de notre histoire, de notre culture et de l'espace naturel, minéral et organique, vivant ou inanimé, qui nous entoure. Il s'agit de pouvoir préserver le patrimoine commun, naturel et culturel, matériel et immatériel, au travers d'un projet collectif, puis d'être capable de partager, en connaissance de cause, les défis actuels et futurs de la communauté. Parler et affronter les risques de dégradation environnementaux et sociaux, résultants de l'activité humaine, tels que l'industrie du saumon, les projets miniers et hydroélectriques, publics et privés, est devenu critique.

De Melinka jusqu'à Tortel, de la pampa aux fjords, des îles aux glaciers, et dans chaque recoin d'Aysén, vivent des hommes et des femmes, aux histoires personnelles et familiales uniques dans un cadre naturel d'une infinie beauté. En réponse à l'exigence de la señora Blanca Mora de Puerto Gaviota (printemps 2014), qui disait « *je veux voir mon village inscrit sur vos cartes touristiques ! Car nous existons nous aussi !* », nous devrions pouvoir placer chacun des acteurs/habitants sur la « *mapa mundi touristique* » du territoire, dès lors qu'ils souhaitent partager leur histoire et leur lieu de vie. En plus, ils pourront inviter les visiteurs à venir partager, avec le temps et la disposition d'esprit nécessaire, des instants de vie qu'on ne peut pas mettre en boîte dans un produit touristique normé.

Malheureusement le tourisme est aussi une manne financière, une ressource rapidement disputée. A l'image jadis des Kaweskar organisant un festin collectif autour d'une baleine échouée, quand celui-ci s'achève et que la ressource se tarie, les disputes mortelles peuvent survenir (Joseph Empereur, *Les nomades de la mer*, 1953, nouvelle édition en 2003). Le manque de ressource attise les instincts de survie et l'appât du gain. Ainsi en va-t-il sur Aysén au glacier des Explorateurs dans le Parc National San Rafael. Inaccessible il y a dix ans, avec pour seul accès privé celui ouvert par un entrepreneur

pionnier du tourisme local, il attire maintenant presque 5000 visiteurs. Il est devenu la manne autour de laquelle la communauté de guides locaux de Puerto Tranquilo se déchire. Une situation que le service des parcs (CONAF) n'a pas su anticiper et a même favorisé avec ses projets pro-entrepreneux, en « oubliant » de préserver l'accès public vers les aires protégées qu'il administre.

Utopie et espoirs

« *Qui ne connaît pas la forêt chilienne ne connaît pas la planète* », Pablo Neruda, dans *Nouvelles odes élémentaires*. « *La Patagonie... Il n'est que La Patagonie qui convienne à mon immense tristesse... La Patagonie et un voyage dans les mers du Sud* », Blaise Cendrars...

Entre les deux visions, celle de Pablo Neruda, chantre de la beauté « tellurique » du monde et la nostalgie d'un Blaise Cendrars, le destin de la Patagonie semble ambivalent. La Patagonie reste une terre d'extrême, celle de la possibilité d'une liberté quasi absolue dans le projet et l'action individuelle, mais « tristement », aussi, un espace où la construction d'une société plus juste se fait attendre et où les valeurs de l'opportunisme, de l'argent facile et de la loi du plus malin, dominant.



Photo 7 : Les 5 zones culturelles de la région d'Aysén avec une forte opposition entre l'influence chilote du littoral d'un côté et l'influence continentale, gauchiste et urbaine, de l'autre, dans le « *Manual de Carreño de la Patagonia* » de Segura et Huenchunir (2014)

Comme l'écrit Mauricio Osorio dans l'étude socioculturelle *Aysén, Matices de una Identidad que Asoma* ((2009), cette région est en pleine mutation culturelle et l'on y observe de nombreux conflits sociaux et questionnements politiques. Les nouvelles autorités arrivées au pouvoir en 2014 semblent vouloir écouter les revendications sociales, notamment celles issues du mouvement de 2012, mais le slogan « Aysén Réserve de Vie » n'est toujours pas à l'ordre du jour politique.

Dans le domaine du développement touristique et productif local, le concept semble prendre racine et traduit de bonnes intentions, un engagement et un possible label de qualité. Il permet de communiquer autour des spécificités et des qualités du territoire qui sont en soit attrayantes pour le visiteur, national et international, mais aussi pour les nouvelles générations « *ayseninas* ».

Dans une société aux valeurs culturelles fragiles tout peut arriver en Patagonie... Une nouvelle tragédie, écologique ou sociale, à l'instar de celles des années 1920, que relate le livre *La Patagonia Tragica. Asesinatos, Pirateria y Esclavitud*, de Luis Borrero (1989), ou bien une nouvelle forme de société, connectée au reste du monde et menée par une génération voulant défendre la beauté de leur espace de vie, de leur histoire et mémoire collective, une génération chaque jour un peu plus avide de connaissance et de reconnaissance d'elle-même, ouverte à l'autre, en envers le visiteur.

« Aysén Réserve de Vie » n'est sans doute pas une nouvelle utopie en Patagonie. Elle n'est pas celle d'un retour à l'état sauvage, ni celle d'une mise en réserve, ni encore véritablement la terre fertile d'une « nouvelle économie » pour philanthropes verts. Elle est seulement, mais c'est déjà beaucoup, un certain état d'esprit.



Photo 8 : « L'impossible tarde seulement un peu plus !!! », graffiti quelque part en Amérique dite latine...
(<http://blog.panamajack.es/es/2011/11/07/the-impossible-just-takes-a-little-longer/>)



Photo 9 : Glacier dans la vallée des explorateurs, région d'Aysén, 2011

Avec mes remerciements à *Patricio Segura et Nelson Huenchunir* pour les illustrations du « *Manual de Carreño de la Patagonia* », 2014, disponible sur ISSUU : http://issuu.com/psegura/docs/manual_de_carre_o_de_la_patagonia_ays_n

L'auteur

Fabien Bourlon est géographe au Centro de Investigaciones en Ecosistemas de la Patagonia (CIEP), à Coyhaihue (Aysén, Chili), ainsi que doctorant au sein du laboratoire PACTE, Université Joseph Fourier (Grenoble) & CERMOSEM (Le Pradel).